

—Ça ne m'inquiète pas, nous le verrons bien, reprit Voltin.

On arrivait au puits ; la descente venait de commencer ; les premiers arrivés s'étaient précipités à la lampisterie, et se caisaient dans la cage de l'ascenseur.

Il faisait un temps superbe, et la grande salle dans laquelle en hiver on attendait autour du feu le moment de la descente était déserte ; les moins pressés flânaient en fumant sur le terri.

La machine soufflait bruyamment, les signaux pour la descente sortaient du porte-voix, et les cages, une fois garnies de sept ou huit hommes, s'enfonçaient dans le trou béant.

Les berlines vides attendaient dans un coin que tout ce monde eût disparu dans la gueule noire du monstre, pour reprendre à leur tour leur place sur les cages, et rejoindre au fond les travailleurs.

—Voltin ! qui est-ce qui s'appelle Voltin ? demandait un capitaine qui circulait à travers les groupes.

—C'est moi, répondit le mineur de la Grand'Combe,

—On vous attend là-bas ; c'est pour vous embaucher ; dépêchez-vous.

Voltin se dirigea du côté indiqué. Il s'entendit avec un maître mineur ; il remplaçait un mauvais sujet sur lequel on ne pouvait pas compter, qui souvent au moment de la descente prenait la clef des champs, et que, pour ce motif, on avait surnommé Trompe-la-Benne.

L'accord conclu, il se joignit au groupe dont il allait faire partie, et attendit son tour.

Il vint bientôt, et la machine les emporta dans les profondeurs de la terre.

Les jours succédèrent aux jours ; Voltin s'était acclimaté à Montceau, et y avait gagné l'estime de tout le monde.

Cependant le dimanche, lorsque le puits chômait, l'ouvrier passait des heures à rêver, et il lui semblait que l'homme n'était pas fait pour vivre seul.

C'est bête, un vieux garçon, se disait-il ; ça n'a pas d'intérieur, ça vit chez les autres ; parlez-moi d'une bonne femme pour vous tremper la soupe à la remonte, pour égayer les heures de repos. Mais pour se marier il faut être deux.

Parbleu, il y avait à côté, à deux maisons plus haut, une jeunesse qui eût bien fait son affaire.

—C'était une fille de vingt ans, jolie et surtout honnête.

Elle était cependant dans un milieu où la vertu ne court pas les rues.

Un jour, par hasard, Voltin avait été obligé d'aller au triage ; lorsqu'il s'était trouvé tout seul au milieu de toutes ces filles de quinze à vingt-cinq ans, il avait été tout intimidé.

Les trieuses, tout en observant le charbon qui leur passait sous les yeux sur une toile sans fin, faisaient marcher leur langue et les conversations n'étaient pas châtiées.

Il y en avait de laides dans ce tas de travailleuses, mais il s'en trouvait aussi de bien jolies. Celle que Voltin avait remarquée était de ce nombre. Elle ne causait pas avec les autres, elle était toute à son travail.

Les manches relevées, les mains noires, ce qui fait ressortir la blancheur des bras, les hanches larges, la taille cambrée, elle se penchait sur le charbon qui passait devant elle et ne laissait rien échapper.

Celles qui triaient après elle avaient la besogne facile. Elle était brune et son mouchoir blanc qu'elle se posait sur la tête, comme le font les Italiennes, ses yeux et ses sourcils ressortaient vigoureusement ; les cils étaient longs et accentués, la poussière de charbon tenant lieu de maquillage.

On avait lancé au mineur quelques grosses plaisanteries ; celle qui l'avait apostrophé était une gaillarde ! Le soir, à la fin de la journée, elle allait faire sa toilette sur bord du canal et, sortant de sa poche un morceau de glace grand comme la main, elle se lissait les cheveux, se mouillant les doigts avec sa salive en guise de pommade.

Voltin lui répondit, et comme il voulait avoir l'air crâne, sa réponse s'en ressentit ; il fut hué par les autres. Pendant ce temps la trieuse aux yeux noirs n'avait pas levé la tête ; Voltin en avait été frappé.

Le lendemain, chez les Frampon, il avait pris des renseignements. Quand il avait parlé des trieuses on s'était moqué de lui et on lui avait demandé ce qu'il était allé faire chez les *modistes* en charbon.

—Elles ne sont pas timides, eh ! avait dit Frampon, mais ce sont de bonnes filles tout de même.

Celle dont tu parles, ça doit être la fille à la Charlot la marchande de café, qui vient quelque fois sur terri de Sainte-Marie. Elles demeurent là, à deux maisons plus haut.

C'est du brave monde : le père est mort, la mère vend son café, la fille est trieuse, et le petit, qui n'est pas plus haut qu'une botte, descend dans le puits depuis un mois à peine ; il n'est pas encore assez grand pour être charretier ; il ferme les portes dans les galeries.

—Pas riche alors ? reprit Voltin.

—La misère en trois volumes, quoi !

—Et honnête, tu dis ?

—Jusqu'au bout des doigts !

Voltin en savait assez. Il y avait plusieurs semaines que la petite Charlot lui trotait par la tête lorsqu'il résolut d'aller frapper chez sa mère.

Un dimanche soir, il y avait bal du côté de Bel Air et le quartier des Allouettes était désert ; il prit son courage à deux mains, fit un bout de toilette et s'en fût, ému comme s'il allait commettre un crime.

Kelb le suivait.

La mère et la fille triaient des petits pois ; elles s'étaient assises dans le carré de jardin qui entourait leur petite maison et prenaient le frais tout en travaillant.

—Bonsoir, m'ame Charlot ! dit Voltin, en s'arrêtant subitement contre la grille sans oser aller plus loin.

—Bonsoir..., répondit la femme ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur Voltin ?

—Tiens, vous savez mon nom ?

—Ah ! si on me l'avait demandé hier je n'aurais pas pu le dire ; c'est la Framponne qui me parlait ce matin et qui me disait que si j'avais pu trouver un *logeur* comme vous, ça nous aurait bien aidé, la petite et moi.

—Si j'avais su cela quand je suis arrivé au pays...

—Je n'aurais pu vous prendre... Vous figurez-vous que j'aurais mis un homme chez nous?... deux femmes seules !... avec un drôle de dix ans !... Ah bien !

—C'est juste...

Il y eut un long silence ; puis, comme personne ne se décidait à le rompre, Voltin fit un effort et reprit :

—J'avais quelque chose à vous demander.

Les deux femmes relevèrent la tête et le regardèrent fixement.

—Qu'est-ce que c'est ? dit la mère.

Il perdit tout courage et répondit :

—Si vous aviez un peu de café à me céder... vous me rendriez service.

—C'est bien facile ; la Framponne n'est pas là ? Voulez-vous que je vous le fasse chauffer ? Ça vous vaut mieux que d'aller à l'auberge... Nini, va donc mettre la casserole sur le feu... Entrez, monsieur Voltin ; petit, donne une chaise !

Voltin poussa la claire-voie et pénétra dans le jardin ; Kelb le suivit.

—Le chien peut entrer aussi ? demanda-t-il. Il n'est pas méchant..., c'est un vieux camarade.

—Asseyez-vous donc, répondit la femme Charlot.

Puis, après un moment de silence :

—Il n'y a pas longtemps que vous êtes chez les Frampon, demanda-t-elle.

—Ma foi non, depuis que je suis embauché ; voilà trois mois à peine.

—Vous n'êtes pas d'ici alors ?

—Non, j'étais à la Grand'Combe ; c'est là que je travaillais quand ma mère est morte ; alors j'ai quitté pour venir ici.

—C'est loin, ce pays-là ?

—J'ai bien mis plus d'une quinzaine pour venir à pied.

—Alors il y a des mines comme ici !